

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

HIVER

traduit du russe par T. Moguilevskaia et G. Morel, 2001

COMMENT J'AI MANGÉ DU CHIEN

traduit du russe par A. Le Glanic, 2002

EN MÊME TEMPS

traduit du russe par A. Le Glanic, 2003

EVGUÉNI GRICHKOVETS

Planète

Traduit du russe
par
ARNAUD LE GLANIC

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les particularités de la ponctuation sont de l'auteur, et aussi peu « conventionnelles » en russe qu'en français.

Titre original
Planeta

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
14, rue de la République – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-037-0

PERSONNAGES

L'HOMME

LA FEMME

*Le texte de la Femme est coécrit avec Anna
Dobrovskaïa.*

Sur la scène, une pièce. À l'avant-scène, une fenêtre. Une jeune femme se trouve dans la pièce. Un homme à l'avant-scène. Celui-ci agite des branches devant la fenêtre. Pendant toute la durée du spectacle, quand la Femme s'approchera de la fenêtre, l'Homme agitera les branches.

L'HOMME, *s'adressant au public.* – Maintenant je vais expliquer la situation... parce qu'il faut l'expliquer. Je suis d'accord, c'est évidemment une situation bizarre.

Voilà, vous voyez ici une fenêtre, derrière la fenêtre il y a une pièce, dans la pièce il y a une femme. Et si cette femme s'approche de la fenêtre, elle verra un peu plus de deux cents personnes qui la regardent par la fenêtre... Vous êtes d'accord avec moi, c'est assez étrange et équivoque... Qu'est-ce qu'elle pourra faire à ce moment-là ? Elle pourra s'en aller, ou éteindre la lumière, ou tirer les rideaux, et ensuite essayer de changer d'appartement... C'est pourquoi, quand elle s'approchera de la fenêtre, j'agiterai des branches, ou... je ferai ce qu'il faut pour qu'elle voie... enfin, ce que voit d'habitude quelqu'un qui regarde par la fenêtre de chez lui.

Mais moi, elle ne peut ni me voir ni m'entendre parce que je ne suis pas dans la vie de cette femme. Elle non plus d'ailleurs, elle n'est pas dans ma vie.

Parce que je ne sais même pas où se trouve cette fenêtre. Dans cette ville... Dans quelle rue ? Dans une autre ville ? Là encore, dans quelle rue ? Il est tout à fait possible que je n'aie jamais vu précisément cette fenêtre-là, même du coin de l'œil.

Et les fenêtres... il y en a tellement ! On marche le soir dans la rue, il y a beaucoup de fenêtres partout. Elles sont toutes chaudement éclairées, surtout si c'est l'hiver. Mais en général, on ne regarde pas les fenêtres quand on marche dans la rue. En général, on regarde où on marche, pour ne pas mettre le pied dans une flaque ou dans la boue... ou un truc encore pire. Enfin, en général, on regarde où on marche. Et tout autour, il y a des fenêtres. Des fenêtres. Et si on jette un coup d'œil dans une cour... une cour quelconque, les fenêtres y paraissent plus petites, parce qu'elles sont plus éloignées.

Mais qu'est-ce qu'on peut voir dans l'encadrement d'une fenêtre ? Si on regarde une fenêtre éclairée dont les rideaux ne sont pas tirés, on peut voir un lustre ou un abat-jour, enfin, une lampe. Du papier peint, la tache d'un tableau ou d'un miroir sur un mur, le bord d'un rideau.

Et ces rideaux, la maîtresse de maison de cette fenêtre a peut-être mis beaucoup de temps à les choisir. Elle a parcouru la ville. Elle a fini par en trouver qui lui convenaient, et à un bon prix. Ensuite, elle a passé beaucoup de temps à essayer de convaincre l'homme avec qui elle vit d'aller les voir pour participer au moins un peu au choix. Lui il ne pouvait jamais. Mais finalement ils y vont. Voilà, il entre dans le magasin, et là... il y a des centaines de tissus de différentes couleurs, une lumière vive et beaucoup, beaucoup de femmes à la recherche de quelque chose d'indispensable.

Il est tout de suite de mauvaise humeur, contrarié, il commence à s'énerver. Elle lui montre deux tissus et lui demande : « Qu'est-ce que t'en penses, lequel ira le mieux, celui-ci, ou plutôt celui-là, je pense... » Et lui, il dit : « Écoute, là, décide toi-même, moi je vais fumer une cigarette. »

Et en fin de compte, elle prend la décision elle-même, paie, ensuite elle imagine la meilleure façon de confectionner ces rideaux, coud une frange...

Et moi je marche dans la rue et je ne regarde même pas ces fenêtres. Et je ne peux pas voir comment sont les rideaux de cette femme, je ne peux en voir que le bord. Et ces fenêtres, il y en a tellement.

Mais là, derrière la fenêtre, il y a une femme. Et qu'est-ce que c'est, une femme dans l'encadrement d'une fenêtre ? C'est presque rien. C'est même moins qu'une femme dans le métro...

Par exemple, tu es debout dans ta station de métro habituelle, tu attends le métro, et une femme se tient à côté de toi, à peu près de ton âge... Ou alors tu es dans la rame, et une femme monte et s'assoit par là, sur le côté... ou c'est toi qui montes dans le wagon, et elle est assise... elle va quelque part, ou revient de quelque part. Tu la regardes à la dérobée, peut-être même que vos regards se rencontrent une seconde, et tu détournes aussitôt les yeux... Quand tu as regardé de son côté, ce n'était même pas dans l'intention d'imaginer... comment elle est, enfin, sans vêtements. Non. Tu as simplement jeté un coup d'œil sur elle et c'est tout. Et quand elle est sortie du wagon une station avant toi... ou c'est toi qui es descendu le premier, tu t'es retourné et tu as cherché des yeux sa nuque dans la fenêtre de la rame qui s'éloignait... et tu ne l'as pas trouvée. Voilà.

Là il ne s'est rien passé. Presque rien. Il y a eu c'est vrai... une possibilité. Il y a eu la possibilité d'une autre vie. C'est-à-dire, il y a eu la possibilité de votre vie commune avec cette femme. Mais cette possibilité n'a pas été examinée... Elle n'a pas été examinée. Ni par elle, ni par vous.

Mais ici, c'est une femme dans l'encadrement d'une fenêtre. Et en plus, ces fenêtres s'éteignent, pardessus le marché. Elles sont restées longtemps éclairées, et puis, tout à coup, elles s'éteignent. C'est vrai qu'à ce moment-là, les étoiles s'allument. (*Il actionne un interrupteur, et les étoiles s'allument.*) Et plus il y a d'étoiles, moins il y a de fenêtres éclairées. La mosaïque des fenêtres devient de plus en plus clairsemée, comme de la dentelle, et triste...

Et la nuit tombe.

La Femme tire les rideaux, éteint la lumière, et sort de la pièce.

Mais comment comprendre ce que j'ai dit, que je n'étais pas dans la vie de cette femme ? Comment est-il possible de comprendre en général que « je ne suis pas » ? Je ne peux pas le comprendre. Comment je peux comprendre que « je n'existe pas » ?!

Aussi loin que je me souvienne de moi, j'ai toujours été, JE étais toujours !

C'est vrai qu'il y a quelquefois des fragments de ma vie dont je ne parviens pas à me souvenir. Ça arrive par exemple après une fête. Mais ensuite, des amis viennent m'aider à reconstituer la chaîne des événements de la soirée de la veille. Et cette reconstitution de la chaîne des événements est la plupart du temps plus agréable et plus intéressante

que la soirée elle-même. Mais ce n'est pas de ça que je parle.

Je connais bien le sentiment... Enfin, le sentiment qui correspond à « j'existe ». Mais que signifie « je n'existe pas » ? C'est vrai que j'ai quelquefois le sentiment : « Il vaudrait mieux que je n'existe pas. » Ce sentiment apparaît par exemple le matin qui suit une fête, et c'est un sentiment assez fort. Mais ce n'est pas non plus de ça que je parle.

Non ! Je connais la joie qui vient de la sensation d'« exister » ! Par exemple, quand on est assis près d'un feu de bois... Et si on est assis près d'un feu de bois, ça veut dire qu'autour de soi... ce n'est pas la ville. Parce que, qui laissera un adulte allumer un feu dans une ville et s'asseoir à côté ?

Donc... Tu es assis près du feu, tout autour il fait nuit, vers l'avant une petite rivière renvoie de très légers reflets, et derrière et autour de toi, c'est la forêt... un petit bois quelconque. Et quand le feu a pris, toute cette obscurité et ce bois se sont rapprochés très près de toi, et là, dans les ténèbres de la forêt, tu sens la présence d'un loup. Et parce que la rivière a des reflets et que l'obscurité t'environne, et parce que le loup n'est pas loin, tu te blottis contre le feu. Là-bas, dans le ciel, il y a des étoiles, et des étincelles du feu s'envolent vers les étoiles en suivant des trajectoires capricieuses, et, apparemment, les atteignent. Et venant de quelque part dans l'obscurité, venant semble-t-il des étoiles, des papillons de nuit volent jusqu'à toi. À cause de tout ça, une angoisse s'empare de toi, mais c'est une angoisse si... agréable.

Et aussi... tu découvres tout à coup que tu es assis sur la surface de la planète..... Ici, sous toi, c'est la planète ! Tu es assis et juste là, sous ta main, de

l'herbe est sortie de la planète, voilà ici l'herbe se termine... et au-dessus de l'herbe, il n'y a rien, seulement un peu d'atmosphère, et après c'est le cosmos. Et toi, tu es assis à côté de cette herbe... Ou plus exactement, tu as aplati en t'asseyant un peu d'herbe planétaire, et au-dessus de toi, il n'y a rien non plus. Voilà ta tête, tes cheveux, quelques cheveux isolés dépassent un peu au-dessus des autres, si toutefois tu as des cheveux, et après c'est le cosmos, c'est tout.

Et l'angoisse en devient encore plus aiguë et plus agréable, et tu as envie de l'aiguiser et de l'attiser encore davantage, comme de jeter du bois dans le feu. Et c'est agréable de penser que le loup n'est pas loin.

Parce que toute cette angoisse vient de ce que tu sens de manière aiguë que tu EXISTES, et que tu es très petit. Tu es très petit mais tu existes ! Et ton petit feu est visible de l'autre côté de la rivière, il émet une lumière vive, et tu as ta propre température corporelle, qui est quand même plus élevée que celle de l'air qui t'entourne, et beaucoup plus élevée que celle du cosmos.

Et le simple fait que j'existe, même petit, au niveau cosmique, c'est plus. Que... si je n'existais pas du tout... Si je n'existais pas du tout.

Mais il arrive qu'on éprouve un sentiment complètement différent. Un sentiment qui fait que notre relation à nous-mêmes, putain, change complètement, qu'elle disparaît. C'est un sentiment... qu'on désigne d'un mot dont la prononciation est horriblement difficile dans sa propre langue, alors que dans n'importe quelle autre – en anglais, en allemand – elle est on ne peut plus... facile. C'est le mot « amour ».

Donc, en état d'amour, on peut disparaître d'un seul coup. On peut cesser d'exister. Comme ça, tu marches dans la ville, et tout à coup, tu disparais. Et puis tout à coup, tu réapparaîs. Et le monde entier aussi réapparaît autour de toi. Tu te retrouves assis sur un banc dans un endroit que tu ne connais pas bien. Tu es assis sur un banc sale, sur lequel sans amour tu ne te serais assis à aucun prix. Et des gens passent devant toi. Où vont-ils ? Tu te lèves, tu les suis. Ils vont vers le métro. Tu marches, tu es triste, tu as pitié de toi-même, mais tu rencontres brusquement le visage de quelqu'un dans la foule... Et tu te mets à avoir tout simplement honte de tes propres tourments.

Tu vois, par exemple, le visage d'une femme qui vend des journaux près du métro, et tu te dis : qu'est-ce qui a pu se passer dans la vie de cette femme pour qu'elle ait un tel visage ? Tu es debout, tu la regardes et tu te dis, à quoi peut ressembler la vie quelquefois pour laisser une telle expression sur les visages. Et à ce moment-là, un énorme car touristique, qui s'élève au-dessus de la rue, passe devant toi, et de ses fenêtres, des touristes te regardent. Et tu comprends à ce moment-là que pour eux tu n'es pas plus qu'une partie du paysage urbain, moins importante qu'une moulure sur une façade. Mais si tu surprends le regard d'un touriste sur toi, d'un Japonais quelconque, tu souris, tu ne sais pas pourquoi, et tu fais même un petit geste de la main, l'air de dire, on vit pas mal ici, l'air de dire, revenez nous voir, nous serons heureux. Et les touristes vont à leur hôtel, où l'un d'eux regardera par la fenêtre de sa chambre située à un étage très élevé ta ville, et toi, tu n'as jamais vu ta ville comme ça, parce que tu n'es jamais allé à l'hôtel dans ta propre ville, et il ne faut pas que tu la voies